

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 38

Artikel: Fête du Club alpin suisse, à Villars sur Ollon, les 12, 13 et 14 septembre
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT : SUISSE : un an 4 fr. 50 six mois. . . . 2 fr. 50 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20	On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la <i>Rédaction du Conteur vaudois</i> . — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.	PRIX DES ANNONCES du Canton 15 c. } de la Suisse 20 c. } la ligne ou de l'Étranger 25 c. } son espace.
---	---	--

Fête du Club alpin suisse, à Villars sur Ollon,

les 12, 13 et 14 septembre.

Cette fête, à laquelle nous venons d'assister, a un cachet trop particulier, elle est trop belle, trop originale, trop rare dans notre canton, pour que nous ne soyons pas encore sous le charme du plaisir qu'elle nous a procuré, et pour ne pas éprouver le désir d'en entretenir quelques instants nos lecteurs.

Le dimanche 13, les premiers trains vinrent successivement grossir la troupe des clubistes, arrivés dès la veille à Aigle, sans compter ceux qui, montés le samedi, pour la séance des délégués, nous attendaient à Villars.

Nous nous mimes tous allégrement en route, à la faveur d'une matinée d'automne incomparablement belle. Les pentes boisées, qu'on commence à gravir à quelque distance d'Aigle, sont parfois très roides, mais dédommagent largement le grimpeur par de nombreuses et ravissantes échappées sur les Alpes.

Le riant plateau, où se sont gentiment groupées les habitations du hameau de Panex, fait un contraste charmant avec le chemin qu'on vient de parcourir, surtout si l'on a la bonne chance de trouver là, dans ce joli coin de pays, un vin délicieux et frais, offert avec la meilleure grâce du monde par un ami du Club alpin.

Après un long coup de collier, par une chaleur intense, et quand tous les fronts ruissellent, chacun sait ce que valent ces petites surprises ; on n'entend guère de compliments : aussitôt versé, aussitôt bu.

Nous retrouvons bientôt la forêt sombre, les sentiers rapides, puis, au bout de trois quarts d'heure, une large éclaircie annonce les hauts pâturages, et le panorama devient tout à coup grandiose. Tout le monde s'arrête, tous sont fascinés par la majesté du spectacle, et chantent spontanément comme *Max* dans le *Châlet* :

Arrêtons-nous ici !... L'aspect de ces montagnes,
 D'ivresse et de bonheur fait tressaillir mon cœur !

De là, un sentier, d'où l'on domine le gracieux vallon si heureusement choisi par le Club alpin pour célébrer sa fête, conduit en quelques minutes au village de Chesières. Ses beaux chalets au bois bruni par le temps, se sont ornés de guirlandes émaillées des dernières fleurs de la montagne, et dans la petite rue, la rue unique, se lisent de nom-

breuses devises où la poésie a moins de place que la cordiale hospitalité et les sentiments patriotiques, qui la valent bien

Enfin nous voici arrivés. Comme il est coquet, Villars, avec sa petite chapelle, ses beaux hôtels et ses bosquets ; comme tout y sourit par cette radieuse matinée, en face de la superbe nature qui l'encadre ! Et comme il s'anime encore par la présence de cette légion de clubistes, plus dispos, plus joyeux, plus alertes les uns que les autres !

Dans le pré voisin, l'assemblée générale est réunie à l'ombre des sapins, où l'éloquent discours du président de fête est accueilli par de chaleureux applaudissements. Après la séance, de nombreux groupes se forment sur la terrasse, en quête d'apéritifs dont nul n'a besoin, au fond, l'air de ces régions ouvrant suffisamment l'appétit ; mais le vermouth est si savoureux à la vue du Grand-Muveran, qui paraît être à portée de fusil et dont on discerne, grâce à la pureté de l'atmosphère, toutes les arêtes, toutes les échancrures, tous les rochers à pics rehaussés par l'éclatante blancheur des glaciers de Plan-Névé et de Paneyrossaz.

Tout le monde ne partage pas ces impressions cependant. Quelqu'un nous disait l'autre jour : « J'en ai assez de votre Villars, vous avez toujours là ce grand diable de Muveran qui vous bouche tout le Valais... quelque chose de beau ! »

Drelin, drelin, drelin... C'est la cloche du dîner. La grande salle à manger de l'hôtel du Muveran, décorée avec goût et où s'alignent près de 300 couverts, est envahie en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire. Représentez-vous, à table, tous ces vigoureux clubistes qui viennent de se secouer l'estomac en gravissant la montagne ; quels gaillards d'attaque, quels airs belliqueux à l'arrivée de chaque plat, quels assauts donnés au potage Rambert, à la truite sauce Chamossaire, aux poulardes du Grand-Muveran, au chevreuil de la Dent de Morcles, et autres mets non moins attrayants, gracieusement servis par vingt-cinq gentilles sommelières, portant l'ancien costume vaudois, corsage noir, manches bouffantes, bonnet noir à longues dentelles, etc.

Charmé à la vue de ces jeunes filles, un ami me disait : « Ne serait-il pas possible de remettre en faveur ce simple et gracieux costume que l'étranger aimait tant à retrouver sur les bords du Léman, et qui a presque entièrement disparu devant les déplorable excentricités de la mode. Ah ! s'il se trouvait à Lausanne, à Vevey ou ailleurs, seulement

vingt ou trente dames pour donner le signal, et qui s'engageassent à faire porter à leurs bonnes le costume national, elles auraient certainement de nombreuses adeptes et un succès incontestable. Le mouvement de nos rues, l'aspect de nos marchés surtout, aurait un cachet à part vraiment original, grâce auquel on se retrouverait au moins dans le canton de Vaud ! »

Nous soumettons l'idée à nos aimables lectrices.

Pendant cet entretien, les bouteilles de vin d'honneur étaient arrivées, relevées d'une belle étiquette colorée, représentant quelques scènes de notre vie nationale. Les bouchons sautaient de toutes parts. La fanfare de Monthey, composée de 30 exécutants, se mit de la partie, et au bout de quelques instants, la gaité s'était assise à toutes les tables. Comme bien vous pensez, tous les discours prononcés étaient très beaux, pleins de patriotisme et de chaleur ; mais celui de M. Durier, de Paris, a eu un succès tout particulier. Ces diables de Français, — qu'ils me pardonnent cette expression familière, — parlent avec une facilité, une grâce que nous n'aurons jamais ! Comme ça coule, comme les mots et les images arrivent sans effort et charment l'oreille ! Nous y avons remarqué, entr'autres, cette phrase :

« Vous m'avez invité, dites-vous, à fêter vos modestes montagnes !... Vos modestes montagnes !... Ah ! si jamais un de ces géants de la fable, un de ces grands pourfendeurs de rochers, que se représentaient autrefois nos jeunes imaginations, prenait un jour la fantaisie de briser à coup de massue quelques-unes seulement des majestueuses sommités qui nous entourent et d'en jeter les fragments à travers la France, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre, il ferait la fortune pittoresque de plus de la moitié de l'Europe ! »

Enfin, partout des visages contents. La promenade à Gryon va s'effectuer sous d'heureux auspices. Le cortège se met en mouvement et la fanfare joue sa marche la plus entraînante. Le temps est toujours splendide, l'air d'une transparence admirable. Les Alpes se dressent à l'horizon, fières, hardies, nettes dans leurs contours et parées de teintes que la plume ou le pinceau essaieraient en vain de reproduire. Néanmoins la gaité générale est telle, le vin d'honneur a si bien porté son influence dans tous les cœurs, que les plus ardents amis de la montagne sont distraits, chantent et prennent leurs ébats comme des écoliers en vacances.

M. le professeur Rambert paraît charmé de les voir dans ces heureuses dispositions ; cependant, arrivé dans un endroit où le spectacle qui s'offre aux yeux est des plus saisissants, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Que c'est beau ! Mais, arrêtez-vous donc, vous ne regardez rien ! »

Vous aviez parfaitement raison, cher et honoré président ; mais allez donc prêcher avec succès l'amour de la belle nature dans de tels moments, après un pareil dîner, et à des gens qui, tous, sont « partis pour la gloire ! »

On peut dès lors se représenter l'animation de ce cortège à son entrée à Gryon, salué par les vivats de la population. Jamais ce joli village ne s'était si

gracieusement endimanché ; jamais ses terrasses et ses petits balcons de bois ne s'étaient plus coquettement ornés de fleurs.

Mais, avançons. Là bas, tout au bout du village, une bien douce surprise nous est ménagée, à nous qui avons si chaud ! Le syndic de Gryon, qui est un homme fort aimable, avait fait placer au bord de la route un tonneau habilement dissimulé sous la verdure et ne laissant voir que son robinet de métal brillant au soleil. Pauvre robinet ! combien de fois tu as tourné !... Quatre ou cinq jeunes filles coiffées du chapeau de Montreux faisaient circuler des plateaux, en recueillant à chaque pas quelque compliment flatteur.

Ils étaient sincères, ces compliments, je n'en doute pas, mais qu'on me permette de me demander s'ils n'ont pas fourni à plus d'un clubiste le prétexte d'avancer la main et de prendre un nouveau verre. Ceci me rappelle un jeune soldat se promenant sur Montbenon et qui feignait de caresser un bébé, sur les bras de sa bonne, pour avoir l'occasion de pincer le petit menton rose de celle-ci.

Après un discours plein de verve et de généreux enthousiasme prononcé par M. le syndic Amiguet, après plusieurs autres discours, quelques bonnes chansons patriotiques et pas mal de poignées de mains, nous reprîmes le chemin de Villars à la lueur des flambeaux, saluant de la voix, des mains et des chapeaux, ces braves habitants de Gryon, dont le Club alpin gardera longtemps l'excellent souvenir.

A quelque distance de Villars, nos porteurs de flambeaux reçoivent un mot d'ordre, tournent brusquement à droite et nous font gravir une pente roide comme un toit d'église, sur laquelle le long cortège s'égrène, se déploie en zig-zags offrant un coup d'œil vraiment fantastique.

Arrivés sur un plateau sombre, entouré de sapins, on nous crie : halte ! Les porteurs de flambeaux se rangent en cercle, de nombreuses fusées se croisent dans le ciel. Que va-t-il se passer ? Le grand nombre n'en sait mot... Soudain des feux de bengale jettent de toutes parts de féeriques lueurs, et le spectacle le plus inattendu, le plus original, le plus heureusement conçu qu'on puisse imaginer, apparaît aux yeux étonnés des spectateurs.

Au centre, une société de chanteurs, l'*Echo des montagnes*, costumés en vachers, chantent le *Ranz des vaches* avec beaucoup de douceur et d'expression, au milieu d'un religieux silence. Le chant national terminé, un troupeau de vaches descendant de la montagne en agitant leurs clochettes, passe dans le fond de la scène, accompagnées des fruitiers portant la chaise à traire attachée à la ceinture. Puis le char des bagages, avec sa chaudière, ses baquets, sa baratte, ses cuillères de bois, au-dessus desquels trône le *servant* de la montagne, qui avait mis, ce jour-là, ses bons offices au service des gens du chalet.

Plus loin, quelques faucheurs, près desquels vient de passer un chasseur de chamois, couchent l'herbe de la prairie, arrêtés de temps en temps par le *Vau-*

dai, cet esprit malfaisant, qui se plaît à leur jeter des maléfices et à entraver leur besogne.

Enfin les feux de Bengale redoublent d'éclat, et tous les yeux se portent sur un groupe ravissant de grâce et de fraîcheur qui s'avance sur la scène, composé de cinq jeunes filles élégamment costumées, entourant l'adorable *fée de Chesières*, filant sa quenouille, assise sur le dos d'une vache, et dont nous donnerons prochainement la légende, racontée par M. A. Ceresole, dans son magnifique ouvrage sur les Alpes vaudoises.

Le lendemain de cette journée, si bien remplie à tous égards, si bien terminée par une joyeuse soirée familiale à Villars, nos clubistes s'acheminèrent de grand matin vers les hauteurs de Chamossaire. A l'arrivée au sommet, on n'entendit que des exclamations en face de toutes les beautés qui s'étaient à la vue du touriste, de ce point favorisé, choisi par le comité de la section des Diablerets.

Puisque le nom de ce comité se trouve sous notre plume, qu'il reçoive ici nos plus sincères félicitations pour son zèle, pour son dévouement, dans l'organisation de cette fête on ne peut mieux réussie, et qui laissera dans les cœurs de ceux qui y ont assisté la meilleure, la plus agréable impression.

Mais tous ces regards qui, de la pointe de Chamossaire, se promènent sur les hautes Alpes, sont tout à coup attirés par un attelage qui apparaît au pied de la montagne et fait mine de vouloir grimper jusqu'à nous. Tantôt il se montre sur une crête, tantôt il disparaît dans un pli de terrain et donne lieu aux conjectures les plus diverses. Les uns supposent que ce sont des contrebandiers, les autres croient reconnaître une pièce de canon et réveillent les tristes souvenirs du combat de la *Croix d'Arpille*.

Mais pendant que nos clubistes se livraient à ces commentaires et bavardaient à qui mieux mieux, l'attelage mystérieux, qui avait fait du chemin, se trouva tout à coup à dix pas de nous, au sommet de Chamossaire, accompagné de M. Peter, suivant à cheval, et que plusieurs avaient pris pour un officier d'artillerie !

La pièce de canon se composait d'un tonneau de jolie taille, de paniers remplis de bouteilles, de verres et d'une abondante provision de sandwiches.

Et tous de s'écrier : « Ah ! voilà l'artillerie comme je la comprends, voilà comme je comprends la guerre ! »

Je n'ai pas besoin de vous dire l'accueil qui fut fait à ces provisions, amenées là comme par enchantement, à 2118 mètres d'altitude.

Le retour fut, comme on le pense, des plus gais, le banquet, à Aigle, si bien servi et abondamment arrosé par l'excellent vin d'honneur de la Municipalité, ne le fut pas moins.

Et les adieux, quelle joie, quelle effusion de sentiments et de fraternité parmi ces heureux touristes ! Cela ne peut guère s'écrire ; aussi nous terminons.

L. M.

La Rosette à Gargouliet.

Se là a dâi fennès que font vairè lè z'étâillès à lâo z'hommo quand sont prâo taquenets po lâo laissi portâ lè tsaussès, lài a assebin dâi vilhio potus que ne font què remâofâ pè l'hotô et que ne sont diéro dâi z'andzo po lâo pernettès ; et se lè dâdou que sè laissent menâ pè lo bet dâo naz profitont dè sè mettrè ein déroutè quand ne cheintont pas lè gredons dè lâo fenna à lâo trossès, lài a dâi lurenès que sâvont profitâ dè lâo bordons po lâo déguenautsi oquiè quand l'ont 'na gotta bu, et mafâi le font bin.

Gargouliet avâi bin z'u oquiè à la moo dè son père ; mà sa fenna n'avâi pas z'u gros à preteindrè et cè bougro d'hommo étâi crouïo avoué sa Rosette qu'étâi portant 'na bouna pâta, et se lài demandâvè pî 50 centimes po s'atsetâ dâi z'attatsès dè fâordâi, lè lài refusâvè tot net, po cein que le n'avâi rein apportâ à l'hotô, tandi que cé tsancro dè Gargouliet sênâvè l'ardzeint pè lè ti fédérats, cantonats, abâyi et autrès bastringuès, iô l'étâi on « vive-la-joie, » tandi qu'à la mâison ne fasâi què bordenâ et criâ misère.

Onna demeindzè que sa fenna lài avâi demandâ cauquiès centimes po ne sé quiet, lè lài avâi refusâ, coumeint dè coutema, et l'étâi parti âo cabaret, iô l'ein pre on einniolâie dâo tonaire, que lo faille rapportâ à l'hotô su onna suvire, kâ droumessâi coumeint onna soupa.

Arrevâ à l'hotô, on lo boutè su on banc eintrémi la trabilia iô medzivont et la mouraille, et lo gaillâ que sè reveillè à mâiti et que sè crâi adé à la pinta, tapè po on petit verro et fâ lo détertin po cein que sa fenna lo vâo fêrè reduirè. Adon quand la Rosette vâi que la preind po la carbatière, le lài vaissè onna gotta d'édhie fraitse dein on petit verro et Gargouliet tot eintoupenâ, lài fâ : ora, madama, diéro dâivo-yo ?

— Soixanta centimes, lài repond sa fenna, que sè peinsâ que l'étâi lo momeint dè profitâ dè l'occajon.

Gargouliet, tot eimbreliequâ que l'étâi, payè lè 60 centimes et sè remet à botson su la trabilia, iô sè rassoupi, après quiet on lo dévité po lo fourrà à la paille ; et l'est dinsè que sein lo volliâ et sein lo savâi, l'a bailli à la Rosetta lè 60 centimes que fasont tant einviâ à cliiâ pourra fenna, que le ne le lài a portant pas robâ, quand bin l'arâi pu.

Tot vint quand faut à cliiâo que savont atteindrè.

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

VI

L'intérieur d'une forêt de sapins me fit un plaisir immense. Cela ressemblait si peu à nos bois de chênes ! Il y avait ici une odeur de résine, de mousses, de terre et même de pierres, toute différente de celle des forêts de la plaine. Puis un sol accidenté, donnant un aspect tout particulier à ces arbres si beaux, plantés sur un tertre ou se tenant droits dans les pentes inclinées, embrasant le roc de leurs fortes racines et vivant de si peu de chose. — Pour voir de beaux sapins, il faut les chercher dans le Jura. Ceux des Alpes sont, en général, moins grands, moins vigoureux ; ils prennent de bonne heure la barbe du vieillard ; ils ont quelque chose de violenté, le tronc gris, des branches sèches, des poses tourmen-